



Guillaume Kerckhofs
Une analyse réalisée par
le centre culturel Les Grignoux

Filmer pour ne pas oublier

Le documentaire comme archive vivante d'un patrimoine en danger.

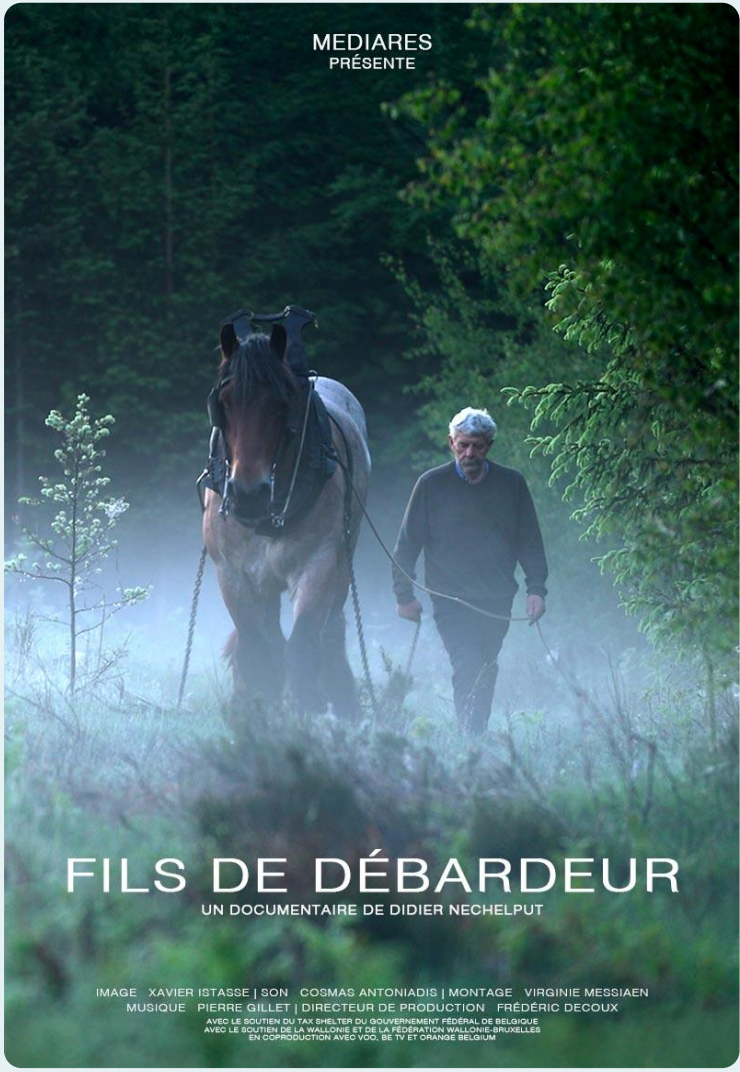


Table des matières

En tant qu'organisme d'Éducation permanente, les Grignoux ont pour mission de publier et diffuser gratuitement des contenus destinés à favoriser l'émancipation des publics adultes, essentiellement via le secteur associatif. Sous forme d'analyses, d'études ou encore d'outils pédagogiques, les textes proposés visent ainsi à aiguiser l'esprit critique des spectateurs et spectatrices de cinéma. Ce travail s'inscrit dans ce cadre.

Table des matières.....	2
Introduction	3
Petite histoire du débardage.....	5
Le cheval de trait	5
Le débardage	5
Les concours.....	5
Un savoir-faire en péril	6
Un métier d'avenir	6
Le documentaire comme outil de sauvegarde	8
Archive sensorielle d'un métier en danger	8
Transmission et rupture	9
Acteur d'un débat sociétal	10
Une archive vivante et mobilisatrice	11
Conclusion	13

Introduction

Le film *"Fils de débardeur"* de Didier Nechelput est sorti le 29 janvier 2025 dans les salles des Grignoux et a fait l'objet de deux rencontres en bord de scène, à Liège et à Namur. Le film, au travers d'images très belles de nos forêts et du cheval de trait, raconte l'histoire d'un des derniers débardeurs de Wallonie. Le débardage consiste à tracter à l'aide de chevaux de trait des troncs d'arbres abattus en forêt et élagués sur place, souvent dans des endroits difficiles d'accès, pour les transporter vers des chemins carrossables où le camion les emporte vers la scierie.

Jean-Claude a 60 ans et est débardeur au cheval à Bertrix depuis l'âge de 15 ans. Une grande complicité le lie à Walter, un cheval de trait belge qui l'accompagne dans son travail en forêt. Dans la famille de Jean-Claude, on est débardeur de père en fils. Mais les temps changent, le travail manque. C'est un métier qui disparaît peu à peu, remplacé par les machines. Le fils de Jean-Claude a d'ailleurs été contraint de s'orienter vers d'autres activités.

Les rencontres de Liège et Namur autour du documentaire connurent un vif succès (239/300 spectateur-ices étaient dans la salle). À Liège la projection fut suivie de nombreux échanges entre la salle et Didier Nechelput, réalisateur, ainsi que les protagonistes du film : Jean-Claude Louis, débardeur, Antoine Rossi, apprenti débardeur, et Fabian Wuidar, agent DNF¹. Dans la salle se trouvaient également Kim Maréchal, porteur du projet "Low tech" à Liège et Françoise Lempereur, Maîtresse de conférences, titulaire des cours de "patrimoine culturel immatériel" à l'Université de Liège. Ces rencontres témoignent d'un intérêt du public et ont donné lieu à des échanges sur l'avenir du métier. Le documentaire m'a semblé redonner vie au débardage, comme une archive vivante, qui interroge et interpelle le-la spectateur-ice.



Je suis moi-même fils de débardeur. Christian Kerckhofs, mon père, fut débardeur dans les Ardennes toute sa vie. Il a participé à de nombreux concours de débardage. Il travaillait avec ses terribles chevaux, en harmonie avec la forêt qu'il aimait tant. À l'instar du protagoniste du film, il a assisté au déclin du métier et a bataillé pour se réinventer.

J'ai donc été particulièrement interpellé par les questions que soulève le documentaire dans son contenu, mais également comme objet permettant lui-

¹ Département de la Nature et des Forêts du Service Public de Wallonie

même de faire vivre une pratique en déclin. Dans la course à la rentabilité et au progrès technologique, que deviennent le sens, l'engagement et le lien social dans le travail ? Que peuvent encore transmettre les anciens aux jeunes générations ? Quel avenir pour les savoirs faire liés au débardage au cheval de trait ? Vivons-nous la fin d'un métier ? Le documentaire peut-il sauvegarder la mémoire de celui-ci ou même permettre d'en raviver la flamme ? C'est à ces questions que je tenterai de répondre à travers ce texte.

Petite histoire du débardage

Le cheval de trait

Impossible de parler du débardage sans évoquer le Cheval de trait “Ardennais”. Un cheval trapu et courageux, très apprécié au sein de l’armée. Il participa à de nombreuses batailles historiques, notamment dans les armées de Napoléon, et fut un des rares chevaux à survivre à la campagne de Russie. Mais la morphologie du cheval ardennais a beaucoup évolué, au fil des croisements et des tâches qui lui étaient dévolues. Il continua à servir dans l’armée pour tirer les canons, puis fut délaissé au profit des camions. Il prolongea sa carrière dans le secteur agricole ou dans les mines. Il devint alors de plus en plus lourd et puissant. Progressivement il fut là aussi remplacé par la machine et, à l’heure actuelle, il n’est plus utilisé que dans les bois comme cheval de débardage. Cette dernière fonction est elle aussi de plus en plus disputée par une machinerie qui ne cesse de se perfectionner.

Le débardage

Au début du siècle, le débardage était souvent un complément pour des agriculteurs qui allaient travailler en forêt lorsque les travaux des champs étaient terminés. La configuration irrégulière des forêts ardennaises n’offre en effet pas toujours la possibilité à des machines de tracter les bois. Les chevaux ont donc gardé leur utilité et le métier de débardeur.euse a perduré. Dans les années 1970, on recensait environ 150 débardeur.euses à cheval en Wallonie, exerçant principalement cette activité à titre complémentaire dans le cadre agricole, en particulier dans la province du Luxembourg².

En 2006, une enquête menée par l’asbl Meneurs indiquait une nette diminution du nombre d’actif.ves dans ce métier : 74 débardeur.euses étaient encore en activité, dont 42 à temps plein, 18 en activité complémentaire et 14 de manière occasionnelle³. En 2023, une enquête similaire a confirmé une poursuite du déclin. Seules 51 personnes pratiquaient encore le débardage au cheval en Wallonie. Parmi elles, seuls 20 étaient actifs professionnellement – dont 7 à temps plein et 13 à temps partiel – tandis que les 31 autres s’y consacraient à titre amateur.⁴

Les concours

Dans les années 1990, la Wallonie accueillait chaque année une quinzaine de concours de débardage, parfois simultanés, témoignant d’un métier encore largement pratiqué. Véritable vitrine de la profession, les débardeur.euses y rencontraient les marchand.es de bois et d’autres professionnel.les de la filière, ainsi que le public qui se pressait pour admirer les géants des Ardennes⁵. Face à la

² Comité Européen du Cheval de Travail (CECT), "Historique – Comité Européen du Cheval de Travail", CECT, [en ligne], consulté le 24 juillet 2025, <https://www.cect.be/a-propos/historique/>

³ Thérér Y., "Situation du débardage au cheval en Région wallonne : enquête auprès des débardeurs", Forêt Wallonne n°82, mai-juin 2006, pp. 18-27

⁴ Forêt.Nature, "Le débardage à cheval en Wallonie : état des lieux et plan d'action", Forêt.Nature, juillet-août-septembre 2023, <https://foretnature.be/wp-content/uploads/2024/10/FO168-12-20.pdf>

⁵ Nom donné aux chevaux Ardennais

fragmentation de ces événements, une initiative est lancée en 1999 : la création du Comité Européen des Concours de Débardage (CECD), destiné à harmoniser les dates et coordonner les organisateur·ices ; il évolue rapidement vers le Comité Européen du Cheval de Travail (CECT).⁶

Au fil des décennies, la fréquentation et le nombre de concours ont fortement diminué, en lien avec l'érosion de la profession. Aujourd'hui un seul événement majeur perdure, organisé dans le cadre de la Foire agricole de Libramont, où l'on observe chaque année une vingtaine de participant·es, belges et internationaux⁷

Un savoir-faire en péril

Actuellement le métier est exposé à deux périls existentiels majeurs. D'une part, il est très difficile de ne vivre que du débardage. Mon père devait à regret compléter ses heures en forêt avec du travail d'indépendant (chauffeur poids lourd) ou dans l'organisation de team-building où les client·es s'essayaient à la conduite chevaline. Le témoignage des débardeur·euses concorde avec ce constat : le débardage ne suffit plus.

D'autre part, il n'existe pas à proprement parler de formation pour devenir débardeur·euse. Les ficelles d'un métier exigeant s'acquièrent en forêt, sur le terrain, au terme d'un apprentissage difficile. Donc moins il existe de professionnel·les, plus le risque de voir se perdre une transmission du savoir-faire est grand.

Un métier d'avenir

Cependant, l'avenir du débardage en forêt n'est peut-être pas aussi sombre qu'il n'y paraît. Car les mentalités évoluent et la pratique comporte des atouts indéniables. Le débardage à cheval présente un intérêt écologique majeur pour les forêts wallonnes. Contrairement aux engins lourds, le cheval respecte la structure des sols forestiers, limitant leur tassement – un phénomène en nette augmentation selon les relevés du DEMNA. Cette technique douce préserve également les semis naturels, la biodiversité, le bois mort et la quiétude du milieu forestier. Son empreinte carbone est très faible : on estime qu'il consomme 8 à 20 fois moins de carburant qu'un engin mécanisé. À l'heure où l'état de conservation de certains habitats, comme la hêtraie acidophile⁸, se détériore en raison de pressions physiques, le recours au cheval s'impose comme une solution concrète pour une sylviculture plus durable. La sylviculture durable⁹ est une approche de la gestion forestière qui entend assurer la productivité des forêts tout en préservant l'écosystème forestier : préservation des sols, de l'eau, de la biodiversité. Il s'agit

6 Marchand Valère, "La vision du CECT va bien au-delà d'une nostalgie", Le Sillon Belge, 27 juillet 2022, <https://www.sillonbelge.be/9529/article/la-vision-du-cept-va-bien-au-dela-dune-nostalgie>

7 "Foire agricole de Libramont : débardeur au cheval, un métier en voie de disparition en Wallonie", RTBF, 2 août 2017, <https://www.rtbf.be/article/foire-agricole-de-libramont-debardeur-au-cheval-un-metier-en-voie-de-disparition-en-wallonie-9674066>

8 Une hêtraie acidophile est un type de forêt où le hêtre est l'arbre dominant, et qui se développe sur des sols acides.

9 La sylviculture est l'ensemble des pratiques visant à gérer, entretenir et exploiter les forêts de manière durable.

aussi d'une exploitation raisonnée où la coupe des arbres vise à ne pas dépasser la capacité de génération naturelle de la forêt¹⁰.

Au-delà de ses atouts environnementaux, le débardage à cheval offre des bénéfices économiques et sociaux importants. Il permet une meilleure productivité des peuplements en réduisant les dégâts aux racines et aux troncs, ce qui améliore la qualité du bois à long terme. Il évite aussi les coûts de réparation et de replantation liés aux méthodes mécanisées. C'est une filière locale créatrice d'emplois non délocalisables (débardeur.euse, maréchal, bourrelier, vétérinaire...), estimée jusqu'à 2 €/heure plus économique que la mécanisation si l'on tient compte des externalités positives¹¹. Enfin, le cheval joue un rôle social fort : il suscite l'émerveillement des promeneur.euses, facilite l'acceptation des coupes forestières, et incarne une identité rurale et ardennaise précieuse à préserver.

C'est ici que le documentaire peut jouer un rôle important d'éveil des consciences, de promotion du métier, de lanceur de débat, et participer ainsi à la possible renaissance d'un métier et savoir-faire.



10 Nature & Progrès Belgique, « Le débardage à cheval : une solution d'avenir ? », Revue Nature & Progrès, consulté en juillet 2025, <https://www.revue-nature.be/debardage-a-cheval-solution-avenir/>

11 Canopea, « État des lieux du débardage à cheval en Wallonie », Rapport de synthèse, décembre 2023, https://www.canopea.be/wp-content/uploads/2023/12/DOSSIER_Etat-des-lieux-Debardage_WEB-02.pdf

Le documentaire comme outil de sauvegarde

Il arrive que le documentaire dépasse sa fonction de mémoire pour devenir un véritable levier de renaissance. En mettant en lumière des métiers menacés d'oubli, il ne se contente pas d'enregistrer des gestes ou des paroles : il suscite des prises de conscience, des émotions collectives, et parfois, des actes concrets. Par exemple, *Honeyland* (2019), portrait poignant d'une apicultrice macédonienne pratiquant une méthode ancestrale, a ainsi déclenché une vague de soutien international : financement d'une maison pour la protagoniste, programmes éducatifs locaux sur l'apiculture durable, et afflux de visiteurs curieux de cette pratique respectueuse des écosystèmes¹².

Plus récemment, *The Last Repair Shop* (2023), sur un atelier de restauration d'instruments de musique à Los Angeles a déclenché une mobilisation effective. Une campagne de financement d'un montant de 15 millions \$ a été lancée pour soutenir l'atelier et former de futurs technicien·es en réparations d'instruments¹³. Dans chacun de ces cas, le documentaire n'est pas seulement témoin : il est acteur, passeur et parfois même sauveur.

Fils de débardeur illustre parfaitement comment un documentaire peut devenir une archive vivante : il ne se contente pas d'enregistrer, mais incarne, connecte, et active la mémoire d'un métier menacé. Il donne à voir, à entendre et à ressentir un métier en voie de disparition à travers le parcours du protagoniste. Le documentaire témoigne au présent pour mieux nourrir la réflexion, la transmission, et parfois... le renouveau. Didier Nechelpu ne masque rien : il revendique l'authenticité de ce qu'il montre. Il a suivi les protagonistes du film pendant deux ans, s'assurant que sa caméra dévoile la richesse de la vie du métier, ses différentes facettes, ses espoirs et désespoirs.

Pour moi le documentaire, dans ce cas-ci, rencontre plusieurs objectifs. D'abord, il met en lumière un métier en danger et offre une archive sensorielle de ses pratiques. Ensuite, il pose la question de la transmission et de l'avenir. Troisièmement, il soulève un débat de société initié par un choc de deux mondes. En cela, le documentaire incarne une archive vivante et mobilisatrice.

Archive sensorielle d'un métier en danger

Le documentaire suit Jean-Claude pendant deux ans, depuis ses dernières années en tant que débardeur et l'énergie qu'il déploie pour réinventer son métier. Il travaille tantôt pour la commune, tantôt à l'organisation des concours d'attelage.

La caméra filme au plus près la réalité, documente les gestes, la complicité de l'homme avec son cheval. Le réalisateur et son caméraman se sont attelés à

¹² "Documentary carries Macedonian beekeeper out of poverty", Anadolu Agency, 23 janvier 2020, <https://www.aa.com.tr/en/culture/documentary-carries-macedonian-beekeeper-out-of-poverty/1711669>

¹³ Carey Matthew, "Oscar-Nominated 'The Last Repair Shop' A Gift That Keeps Giving To L.A.: Latest Is \$15M Capital Campaign", in Deadline, 21 février 2024, <https://www.deadline.com/2024/02/oscar-nominated-the-last-repair-shop-15m-capital-campaign-1234927222/>

retranscrire le plus fidèlement possible la pratique du métier. Visuel, sonore, tactile : le film capture le son des sabots, le rythme du cheval, la patience et la chaleur des interactions homme-animal, ancrant ces savoir-faire dans la durée. On y voit aussi l'environnement forestier, les techniques de débardage au cheval – face à la mécanisation – rendant concret un mode de travail invisible pour beaucoup.

Le quotidien du métier est retranscrit fidèlement. On peut presque sentir l'odeur du bois franchement coupé, de l'humus, du feu pour le café de midi. Tout cela a réveillé, telle une Madelaine de Proust, les souvenirs de ma jeunesse, quand j'accompagnais mon père en forêt. Des souvenirs qui correspondent en tout point aux images du film, dans ce qu'elles objectivent, mais également dans les émotions qu'elles suscitent.

Le regard du réalisateur se porte aussi sur la communauté de ces derniers hommes des bois, les liens qui se sont tissés, entre parole et silence. Il s'intéresse au lien familial, c'est un savoir-faire de père en fils qui s'est transmis. Elle filme les regrets, les doutes, le regard que porte l'homme sur un monde qui se mécanise et s'automatise.



Transmission et rupture

Le projet familial est menacé : le fils de Jean-Claude Louis a dû se réorienter et a quitté la profession. Antoine Rossi, apprenti débardeur et protagoniste du film, est devenu maréchal-ferrant car le débardage ne suffit plus pour vivre. Le documentaire soulève donc cette question essentielle : à qui transmettre ce savoir ?

S'il est évident qu'il y a un avenir pour le métier (comme nous l'avons vu il existe de réels intérêts écologiques, économiques et sociaux), encore faut-il que les savoir-faire puissent être transmis ! Il n'existe pas de formation à proprement parler pour devenir débardeur.euse. Il y eut une tentative au Forem de 2003 à 2013 (Le centre de compétence Wallonie Bois) mais qui n'a donné aucun résultat (les demandeur.euses d'emplois ont abandonné la formation en cours de route). Dans son mémoire anthologique sur la transmission d'un savoir, Anne Couvert a étudié la comparaison entre la transmission ancestrale du débardage et la transmission institutionnelle. La conclusion de son travail est que dans le cas du débardage, la transmission en institution appauvrit le savoir. La sauvegarde de ce savoir est donc

dépendante de la survie du métier, de son attractivité et de la transmission ancestrale.¹⁴ Mais cela sera-t-il possible au vu de l'état de l'activité actuellement ?

S'il met en lumière la problématique, le documentaire tente aussi de contribuer à y apporter une réponse. Sa diffusion sur les écrans petits (BE TV, RTBF, Auvio) et grands (Liège, Namur, Bruxelles, Hotton, Stavelot, Gedinne, ...), le mue en un outil de témoignage, de mémoire et de sensibilisation. Le film fut également projeté à des étudiant·es en sylviculture à l'Institut Provincial d'Enseignement Agronomique de La Reid. En touchant un public large, il participe à une conscientisation collective de la problématique. Pour que ce savoir-faire perdure, le métier doit être revalorisé pour permettre sa transmission sur le terrain.

Acteur d'un débat sociétal

Au-delà de l'archive, le film témoigne d'une tension entre différentes nécessités qui s'opposent, s'imbriquent, se chevauchent : écologie, rentabilité, lien social...

L'expérience de Jean-Claude interroge : dans une société mécanisée, quel sens au travail ? Les protagonistes du film font part de leur regard sur l'évolution du monde du travail. Ils assistent impuissants à la lente agonie d'une passion, d'un amour de la forêt, de l'animal. Le tout est remplacé par une mécanisation, où l'homme vient prêter ses heures contre rémunération. Dans ce contexte mécanique, le lien social risque la dilution. Les derniers débardeurs ardennais font part de leurs craintes, de leurs états d'âme.

Je ne souhaite nullement exposer une vision manichéenne ou passéiste du travail en forêt. J'observe néanmoins que si la machine peut se mettre au service du ou de la travailleur·euse, pour faciliter ses tâches et augmenter sa productivité, elle joue un rôle d'intermédiaire avec la matière. Le débardage incarnait l'ultime résistance de la force animale face à la machine. Sa disparition signifie la fin d'un monde et interroge plus généralement sur celui qui le remplace. Un monde où l'Homme se coupe de la nature, où le sens du travail se perd parfois dans les méandres contraignants de la productivité. Où le plaisir de contempler le résultat du travail de ses mains se dilue dans la chaîne de fabrication ou dans le tourbillon de l'abstraction numérique. Sans défendre une vision binaire qui opposerait technologie et artisanat, ni tomber dans une forme de nostalgie réactionnaire, je dresse un constat : la mécanisation du travail, d'une façon générale, n'a pas souvent profité aux travailleur·euses qui ont vu leur rentabilité augmenter grâce à des outils performants, mais pas forcément pour un mieux-être. La technologie, les outils informatiques et aujourd'hui l'IA nous permettent d'augmenter considérablement notre rendement, notre efficacité. Mais est-ce pour travailler moins ? Pour avoir un temps de travail adapté qui permet de concilier les exigences professionnelles avec les exigences privées ? Je ne le pense pas, la technologie augmente davantage la pression de rentabilité¹⁵. Je constate que dans notre économie capitaliste, la seule loi qui domine, exception du non marchand et des entreprises à finalité sociale, est

14 Couvert Anne, Comparaison entre un mode de transmission ancestral et un mode de transmission institutionnel, appliquée au cas du métier de débardeur au cheval en Région wallonne, Université de Liège, Mémoire de Licence, 2007

15 "L'intelligence artificielle nuirait à la qualité de vie au travail, selon une étude", RTBF, 16 mars 2024 <https://www.rtbf.be/article/l-intelligence-artificielle-nuirait-a-la-qualite-de-vie-au-travail-selon-une-etude-11344498>

la rentabilité. Et cette dernière tend à s'immiscer partout, jusque dans les sols Ardennais, où elle arrache, broie et écrase. Faisant fi de toute sensibilité écologique, dans un écosystème en danger.

Ces questions existentielles se trouvent en filigrane dans le documentaire. Il réveille la conscience, interroge notre humanité. Il témoigne d'un monde qui disparaît et alerte sur le monde qui nous restera. Peut-être est-il encore temps de sauver ce qui peut encore l'être ?



Une archive vivante et mobilisatrice

La dimension "vivante" du documentaire tient à son ancrage dans le réel. Pour financer sur film, le réalisateur Didier Nechelput a récolté des fonds via un crowdfunding, engageant une participation collective et mobilisatrice. Le film fut projeté en salle à Namur, Liège, Stavelot, Bruxelles en remplissant les salles. Il fut aussi diffusé en festival et dans une série de lieux associatifs et culturels de Wallonie. Il a également été diffusé à la télévision (BeTV et RTBF).

À Liège, j'ai personnellement animé la rencontre avec Didier Nechelput, réalisateur, Jean-Claude Louis, débardeur, Antoine Rossi, apprenti débardeur, et Fabian Wuidar, agent DNF¹⁶. 239 spectateur·ices étaient dans la salle, des jeunes et des moins jeunes, d'ancien·nes débardeur·euses, des professionnel·les de la filière bois et des citoyen·nes témoignant d'un intérêt pour ce métier en disparition. Didier Nechelput est revenu sur la genèse du film, comment il va voulu garder des traces d'un métier en disparition. Jean-Claude et Antoine ont partagé leur vision d'avenir pour le métier. Fabian Wuidar a quant à lui expliqué le rôle que joue les artisan·nes de la filière bois, qui permettent d'avoir des forêts wallonnes en meilleurs santé.

Dans la salle se trouvait également Kim Maréchal, porteur du projet "Low tech" à Liège. La mouvance low tech (ou "basse technologie") propose une approche alternative au tout-technologique en valorisant des solutions simples, robustes, réparables, économes en énergie et accessibles au plus grand nombre. Elle s'inscrit dans une critique des technologies complexes, souvent énergivores et dépendantes de ressources rares, et plaide pour un recentrage sur les besoins essentiels,

16 Département de la Nature et des Forêts du Service Public de Wallonie

l'autonomie locale, et la sobriété¹⁷. Portée par des ingénieur-es, artisan-es, militant-es et penseur-ses de la transition écologique, la démarche low tech mêle innovation et raison. Kim Maréchal a souligné que cette approche allait dans le sens d'une sauvegarde des savoir-faire résilients, et que le débardage trouvait dans la démarche un nouvel allié. Françoise Lempereur, titulaire des cours de patrimoine immatériel à l'université de Liège était également présente dans la salle et est intervenue en donnant une autre piste de reconnaissance du métier qui pourrait participer à sa sauvegarde : l'inscription du métier au patrimoine immatériel de Wallonie. La projection du film a déclenché une procédure qui nécessite une mobilisation du secteur et de son entourage. Elle a permis de rassembler et de mobiliser les allié-es potentiel·les au débardage. Elle crée ainsi une dynamique qui fait converger différentes énergies pouvant être source de renouveau.

17 Voir : Accueil | LOW TECH LIEGE

Conclusion

Le film *Fils de débardeur* agit comme une archive vivante à plusieurs niveaux : il documente avec précision un métier en voie d'extinction, donne à voir une relation profonde entre l'homme, l'animal et la forêt, et capte avec justesse les gestes, les silences et les transmissions. Le regard du réalisateur Didier Nechelpu se fait à la fois sensible et engagé, offrant un contrepoint poétique et politique à une société toujours plus mécanisée. Ce documentaire, ancré dans le réel, nous permet de ressentir la disparition lente mais tangible d'un monde, celui des hommes des bois, tout en rendant hommage à ceux et celles qui continuent de le faire vivre.

Au-delà du témoignage, le film interroge nos choix de société. Il pose frontalement la question de ce que nous faisons du travail, de l'héritage, du lien entre l'humain et son environnement. En confrontant le spectateur.ice à la disparition annoncée d'un savoir-faire respectueux des sols, des arbres, des rythmes de vie, il nous rappelle l'urgence d'un autre rapport au vivant. À travers les voix de Jean-Claude Louis, d'Antoine Rossi et de nombreux intervenant-es, le documentaire convoque une réflexion sur la valeur non marchande du travail, sur la possibilité d'un avenir plus durable, plus enraciné, plus humain.

Ainsi, *Fils de débardeur* ouvre une brèche d'espoir. Il n'est pas une oraison funèbre, mais un appel à la mobilisation. Les projections en salle, les échanges avec le public, la diffusion télévisée montrent que le film dépasse l'écran. Il fédère, sensibilise, transmet. En cela, il joue pleinement son rôle : celui d'un documentaire qui ne se contente pas de conserver la mémoire, mais qui agit, touche, et peut — peut-être — contribuer à faire renaître ce qui semblait perdu.

